



**HAL**  
open science

**Compte-rendu de "Philippe Pétriat. Le négoce des Lieux Saints : négociants hadramis de Djedda, 1850–1950. - Paris : Publications de la Sorbonne, 2016.- 464 p. (Bibliothèque historique des pays d’Islam ; 39)."**

Juliette Honvault

► **To cite this version:**

Juliette Honvault. Compte-rendu de "Philippe Pétriat. Le négoce des Lieux Saints : négociants hadramis de Djedda, 1850–1950. - Paris : Publications de la Sorbonne, 2016.- 464 p. (Bibliothèque historique des pays d’Islam ; 39)". Chroniques yéménites, 2016, 7, 10.4000/cy.3298 . hal-03524292

**HAL Id: hal-03524292**

**<https://hal.science/hal-03524292>**

Submitted on 13 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte-rendu de Philippe Pétriat, *Le négoce des Lieux Saints. Négociants hadramis de Djedda, 1850-1950*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2016, - 464 p. (Bibliothèque historique des pays d'Islam ; 39).

Juliette Honvault, Aix-Marseille Univ, CNRS, IEP, IREMAM, Aix en Provence, France

#### Référence de publication

Juliette **Honvault**, « Philippe Pétriat. *Le négoce des Lieux Saints : négociants hadramis de Djedda, 1850–1950* », *Arabian Humanities* [En ligne], 7 | 2016, mis en ligne le 31 décembre 2016. URL : <http://journals.openedition.org/cy/3298> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cy.3298>

L'ouvrage de Philippe Pétriat est un remarquable dévoilement. L'histoire de l'Arabie Saoudite s'est longtemps limitée à celle de la dynastie Sa'ûd et de son Nejd natal, et voici maintenant qu'un pan d'histoire régionale se donne à voir, projetant sur d'autres temporalités et dans l'espace mondialisé une partie du passé du pays. Djedda, port privilégié des pèlerins de La Mecque à une époque où les grands empires coloniaux prenaient le contrôle de la vie de millions de musulmans, méritait d'être étudié. Le faire en mettant en lumière le rôle des grandes familles de négociants issus de la vallée du Hadramaout (dans l'actuel Yémen) donne à l'étude une dimension inattendue, mettant en tension différentes échelles d'observation de la ville, liée à l'espace de la mer Rouge comme aux grandes lignes maritimes de l'océan Indien. Cette recherche contribue en outre, après les travaux de Ulrike Freitag (*Indian Ocean Migrants and State Formation in Hadhramaut: Reforming the Homeland*, 2003) et Engseng Ho (*The Graves of Tarim. Genealogy across the Indian Ocean*, 2006), à poursuivre la connaissance de ces fabuleux voyageurs que furent les Hadramis entre le 16<sup>e</sup> et le 20<sup>e</sup> siècle.

A partir d'archives multiples (archives consulaires françaises et britanniques, archives nationales ottomanes, presse arabe, travaux d'historiens du Hedjaz, entretiens et archives familiales), Philippe Pétriat construit une histoire économique et sociale de ces familles hadramies, donnant de la chair à l'histoire du "négoce des Lieux Saints". L'approche "par cas" (conflits et affaires juridiques, biographies, histoires familiales) permet à la fois de repérer des acteurs en situation et des clans sur le long terme, ainsi que l'évolution des enjeux économiques et politiques de la ville de Djedda et de la région du Hedjaz. Un souci constant de mise en perspective comparative avec d'autres acteurs du monde ottoman ou de l'empire britannique permet enfin d'éviter l'effet de loupe auquel l'étude de ces familles aurait pu conduire, et de mieux cerner ce qui en fait la particularité.

Les deux premiers chapitres de l'ouvrage, qui portent sur les années 1850, mettent en scène les principaux acteurs de la vie économique et politique de Djedda, et leurs rapports de force. La région n'a été récupérée de l'emprise de Muḥammad 'Alī par le sultan Abdülmeçid qu'en 1840, et Djedda est déjà au cœur d'une nouvelle dynamique commerciale. Plateforme pour le commerce égyptien, elle acquiert aussi une importance nouvelle lorsque les puissances coloniales britanniques et françaises, cherchent à contrôler le pèlerinage des populations musulmanes qu'elles dominent. Les échanges commerciaux entre Djedda et les Indes sont en plein essor, mettant en concurrence des acteurs bien identifiés : des marchands hadramis bénéficiant de l'absence d'impôts et

particulièrement bien implantés dans le commerce des petits ports de la mer Rouge; un grand marchand indien (et sujet britannique) dont la puissance financière a permis de s'imposer comme l'associé de l'administration locale et provinciale ottomane; une grande maison marchande grecque, nouvellement installée depuis Le Caire, principale intermédiaire des négociants européens. Ces forces économiques sont alors assez puissantes pour s'intégrer au jeu politique local que se disputent le gouverneur, représentant du gouvernement ottoman, le Chérif de La Mecque (choisi parmi deux familles locales concurrentes), et les consuls européens (et notamment français et britannique). L'interdiction du commerce des esclaves, imposée par les Britanniques aux Ottomans, cristallise les oppositions, et révèle l'importance du rôle des marchands hadramis dans l'adaptation de la ville aux grandes réformes ottomanes. Loin de constituer des intermédiaires des Européens (comme au Levant par exemple), ils s'imposent comme des concurrents. En 1858, ils apparaissent en pleine lumière en s'attaquant aux consuls et aux marchands étrangers sous protection consulaire de la ville, faisant vingt victimes. Les traces archivistiques de l'enquête judiciaire qui s'ensuit permettent à Philippe Pétriat d'isoler trois grandes familles, de montrer la force de leur réseau dans le monde marchand comme dans le monde politique local, leur influence au sein de différents conseils locaux, et leur solidarité de groupe qui les fait apparaître comme une "clique". Identifiés comme des "fanatiques" par les observateurs consulaires, bénéficiant localement de soutiens importants auprès de l'émir de La Mecque et dans la communauté des oulémas, ces Hadramis n'ont pourtant pas de motivations religieuses. Philippe Pétriat met en exergue la méconnaissance des consuls à l'égard de ces marchands, dont les ambitions commerciales sont grandes, défendues tant à Djedda, qu'au Caire ou dans l'océan Indien, à travers des intermédiaires familiaux ou extérieurs, grecs ou indiens.

Le troisième et le quatrième chapitres portent sur l'évolution de ces grandes familles de marchands hadramis entre 1860 et la fin des années 1920, qui voient l'émir Ibn Sa'ûd s'imposer au Hedjaz. Toujours plus ancrées dans l'administration de la ville de Djedda, ces familles constituent, à la fin des années 1860, de véritables notabilités "ottomanisées", qui participeront durablement à la transformation et la rationalisation de la ville. Elles ont profité du développement du bateau à vapeur, qui relie Djedda aux capitales portuaires indiennes (Bombay, Calcutta, Singapour) de manière plus régulière et plus fréquente que les grands voiliers, mais aussi de l'exception dont bénéficie le Hedjaz par rapport à l'interdiction du commerce des esclaves, qui participent à la dynamique de la ville (ouvriers au port, marins dans les sambouks, plongeurs pour la pêche perlière, porteurs...). Les marchands hadramis tirent également un grand profit du pèlerinage, via l'apport de devises et leur monopole sur le transport de marchandises et de pèlerins à dos de dromadaires entre Djedda et la Mecque.

L'activité marchande de la ville connaît une crise à la fin des années 1870, liée à la crise financière mondiale, qui touche les prix. Djedda n'est plus une étape privilégiée pour les bateaux qui peuvent s'approvisionner en charbon dans des ports plus lointains et plus profonds, comme Aden ou même Hodeida, et le pèlerinage connaît durant ces années un certain nombre d'épidémies qui réduisent les échanges avec l'Inde et l'Indonésie. Cependant le commerce par voilier en mer Rouge, tout comme le maintien des échanges avec l'intérieur de la péninsule et leur participation au développement urbanistique de Djedda, appuyé par les opportunités d'affaires avec la clientèle ottomane de l'armée et de l'administration, permettent aux marchands hadramis de se maintenir. C'est grâce à cet ancrage local qu'ils traversent les crises politiques de 1908 (révolution jeune turque

et tentatives de centralisation ottomane), de 1916 (grande révolte arabe) et de 1925 (fin du Royaume du Hedjaz et contrôle saoudien).

Dans un cinquième chapitre, Philippe Pétriat explore les solidarités qui permettent également d'expliquer le formidable maintien des notables hadramis de Djedda, en suivant plus particulièrement, au tournant du 20<sup>e</sup> siècle, une famille particulièrement influente, les Bâ Najâ. Il effectue là une très belle enquête sur la nature des liens familiaux, sur l'unité de corps recherchée par les patriarches, notamment à travers l'éducation des fils, "sur le tas". On pourrait critiquer des montées en généralité un peu faciles sur des sentiments partagés (à l'intérieur d'une fratrie par exemple, à partir de testaments, là où seuls des égo-documents auraient peut-être pu en témoigner), ou la part laissée à l'imagination de l'historien pour restituer la vie quotidienne (par exemple lorsqu'on suit les "déambulations" de tel personnage dans la ville). Mais ces libertés prises sur la rigueur scientifique permettent tout de même des effets de réel utiles pour comprendre comment les membres de ces familles organisaient leurs liens et leur place dans l'espace de la ville, et sont de vraies pistes pour une histoire sociale des liens et des affections. On saisit bien, précisément, les stratégies de ces marchands, fondées sur la solidarité du "bayt" (la "maison" qui désigne la famille nucléaire et les membres de la génération suivante, réunis à l'intérieur des grandes "maisons-tours" de Djedda), mais aussi sur celle de la communauté hadramie et, plus loin, du milieu négociant. L'analyse des héritages et des patrimoines familiaux montre des liens de parenté variables et souples, parfois très étendus (notamment au Caire), plus ou moins distants, et non exclusifs (ainsi que le montre l'exemple d'un esclave affranchi devenu l'acteur central de la maison marchande des Bâ Najâ).

A l'époque saoudienne, qui fait l'objet du VI<sup>e</sup> et dernier chapitre du livre, les grands marchands hadramis s'adaptent à nouveau au nouveau cadre politique grâce à leurs ressources financières et leurs réseaux. Même si le pouvoir politique se trouve réduit par l'intégration du Hedjaz au nouvel Etat et que les échanges commerciaux se réorientent aux dépens de l'océan Indien, ces notables sont toujours incontournables, tant comme "banquiers" du gouvernement que comme intermédiaires entre les sociétés étrangères et la famille Sa'ûd. L'immigration en provenance de l'Hadramaout connaît un nouvel envol dans les années 1940, précisément au moment des premières grandes retombées de l'exploitation pétrolière. L'organisation communautaire des Hadramis tend alors à s'effriter, mais les réseaux fonctionnent suffisamment, encore, pour favoriser l'ascension d'hommes d'affaires dont certains connaissent de vrais succès au sein de l'élite économique saoudienne.

Ce travail est fort peu critiquable, même dans ses limites, dument repérées et justifiées par l'auteur (notamment en ce qui concerne la diversité non traçable des activités et situations de l'ensemble de la population hadramie de Djedda). Quelques remarques, s'il en faut, peuvent être adressées: ici sur un choix de traduction étrange (le statut de "Bâsh tujjâr" expliqué par "Shahbandar des marchands" p. 48) ; là sur l'absence d'identification d'observateurs ("les consuls" p. 31 : français ou britanniques ?), alors que précisément l'analyse aurait peut-être gagné à différencier des regards et des appréciations. Ici encore on relève un questionnement sur l'existence ou non d'une "communauté" hadramie (terme qui n'est d'ailleurs pas défini), auquel finalement aucune réponse n'est donnée (p. 113-118); et là une lecture peut-être un peu trop rapide du travail de Thomas Kuehn, qui loin de montrer les succès de l'ottomanisation du Yémen, montre plutôt son

échec, dû à une suite de politiques contradictoires (p. 158)... Des griefs trop futiles, en tout état de cause, pour grever le caractère désormais incontournable de ce livre, qui établit des temporalités et des ouvertures au monde jusque-là ignorées par l'histoire saoudienne.